

Le Monde

Israël : le film qui fait voler le consensus en éclats

Nadav Lapid a réalisé une œuvre de politique-fiction qui annonçait le mouvement de protestation sociale de 2011

Le Policier

Une unité d'élite de la police israélienne d'un côté, un groupe de jeunes extrémistes juifs révolutionnaires de l'autre. Une prise d'otages, un dénouement sanglant. *Le Policier* est un film lapidaire. Dès les premières secondes, on est frappé par la rigueur tendue de la mise en scène. Des plans parfaitement composés, habités par des corps musclés,

La guerre qui ronge Israël est une guerre des classes, la religion dominante est celle du confort matériel et de l'ultralibéralisme

nerveux, prêts à bondir à la moindre provocation. Hommes-machines, ivres de leur virilité, fanatiques du drapeau. Ce sont les membres d'une brigade d'élite de la police israélienne. Une bande de copains solidaires, mais dans le respect de la seule loi qui vaille à leurs yeux : celle du plus fort. Un pour tous et chacun pour soi, rien ne doit entraver la puissance du groupe. Au premier signe de vulnérabilité, on coupe les branches en mauvaise santé.

Yaron est l'un de ces hommes. Il est sur le point de devenir père. En se concentrant sur une petite tranche de sa vie, quelques jours à peine, la première partie du film explore son quotidien et celui de sa bande. Claques viriles sur l'épaule, danse sportive sur musique pop agressive, drague tonique pour garder la forme pendant que l'épouse alitée n'est plus disponible pour le sexe, passage à tabac d'un voleur de fleurs au cimetière, combats collectifs pour tuer le



Dans la seconde partie du film « Le Policier », de jeunes révolutionnaires israéliens prennent en otages trois riches hommes d'affaires. DR

temps pendant le brunch... Et les femmes pendant ce temps ? Celles qui ne couvent pas la progéniture future exhibent leurs corps parfaits. En privé, elles encouragent les penchants prédateurs de leurs maris, les incitent, le cas échéant, à écrabouiller sans scrupule leur prochain. Le spectacle pourrait être insupportable mais ne l'est pas. Le formalisme de la mise en scène, l'humour discret qu'y distille le cinéaste, instaurent une dis-

tance salvatrice avec le sujet, tout en donnant au film une dimension théorique, ou du moins métaphorique.

Nadav Lapid aurait pu imbriquer cette histoire de policiers avec celle de la prise d'otages de trois des hommes d'affaires les plus riches du pays par un groupe de jeunes révolutionnaires qu'il traite dans sa seconde partie. Cela aurait donné un film d'action efficace, teinté d'une for-

te dose de critique sociale. L'auteur a préféré s'inscrire dans une tradition de la modernité cinématographique qui relie *L'Avventura*, d'Antonioni, aux films coupés en deux d'Apichatpong Weerasethakul.

Ce parti pris a plusieurs mérites : il décuple la puissance d'évocation de chacune des parties, et évite les effets de sens appuyés. En orchestrant le passage d'un premier moment d'inspiration natu-

raliste à un second qui relève de la politique-fiction, il confère en outre au film la charge politique d'une grenade dégroupillée.

Car s'il y a bien eu un mouvement des indignés en Israël, personne dans ce pays ne s'est jusqu'à présent réclamé d'une idéologie révolutionnaire. Or, en associant ces deux blocs de récit de la sorte, Nadav Lapid donne le sentiment que le « réel », représenté par les policiers, appelle la fiction des pre-

neurs d'otages. Les deux parties, de fait, se donnent comme le positif et le négatif d'une même réalité qui se décline en une série de contrepoints : corps athlétiques des policiers contre corps fragiles des révolutionnaires, postures agressives contre postures maladroites, sexualité conquérante contre érotisme tâtonnant, rapport guerrier à la langue contre rapport dialectique... Difficile de trouver meilleure idée pour représenter la lutte des classes et des idéologies.

Dans ce film, la guerre qui ronge Israël est une guerre des classes, la religion dominante est celle du confort matériel et de l'ultralibéralisme. Volontairement maintenu hors champ, le conflit israélo-palestinien n'entre dans le film que par la bande, lorsque l'on comprend que la brigade d'élite est inquiétée pour avoir causé la mort d'un vieillard et d'un enfant palestiniens. Le fait divers lui-même est contourné, le film se concentrant sur la manière dont les policiers choisissent de sacrifier le plus faible d'entre eux pour s'éviter la sanction disciplinaire.

Israël apparaît comme une sorte de Far West où les dominants asphyxient jusqu'à leur faire rendre gorge les plus faibles, ce qui inclut bien entendu les Palestiniens. Pour autant, et sans qu'elle donne la moindre illusion quant à une possible réconciliation, la fin est porteuse d'une secrète espérance. Dans un final surprenant, très beau, dont on se gardera de révéler la teneur, une croyance dans l'humanité tout entière affleure avec une douceur inouïe. Le film n'en est que plus fort. ■

ISABELLE REGNIER

Film israélien de Nadav Lapid. Avec Yiftach Klein, Yaara Pelzig, Michael Moshonov (1 h 45).

Nadav Lapid : « A 18 ans, j'étais un cow-boy qui rêvait de devenir un héros de la patrie »

Entretien

PREMIER long-métrage de Nadav Lapid, voici un film qui a fait grand bruit en Israël, avant de tourner dans les festivals du monde entier, dont celui de Locarno, en Suisse, où il a reçu le prix spécial du jury en août 2011. Né en 1975 à Tel-Aviv dans une famille d'artistes, son auteur s'est essayé à la philosophie, au journalisme, à la littérature (*Danse encore*, Actes Sud, 2010), et même à la vie parisienne (il a séjourné deux ans dans la capitale et parle remarquablement la langue de Molière), avant d'embrasser la carrière cinématographique. Après trois courts-métrages très remarquables, il est sélectionné en 2008 à la résidence de la Cinéfondation du Festival de Cannes, séjour qui lui permet d'écrire le scénario du *Policier*. **Votre film a été montré en avant-première au Festival de Jérusalem, deux jours avant le début du mouvement de protestation sociale qui s'est emparé de la rue israélienne, le 14 juillet 2011. Aviez-vous conscience, en le préparant, de son actualité ?**

J'avais tout au plus conscience d'une immense vague de frustration sociale dans le pays. Après, la coïncidence entre la découverte du film et la vague de protestation sociale a tout emporté. Partout où je le montrais, les commentaires soulignaient par la force des choses cette coïncidence et attribuaient au film une dimension prophétique. Ça dure encore aujourd'hui, alors que ce mouvement est très largement retombé. On dit maintenant que le film annonçait non seulement ce mouvement, mais plus encore son échec.

Vous voulez dire que le film est devenu l'otage de l'actualité ?
Il l'a été d'emblée. Les leaders du mouvement, qui avaient « conquis » un immeuble de Tel-Aviv et consacré un étage au cinéma militant, un genre plutôt rare dans le cinéma israélien, m'ont aussitôt demandé d'y projeter le film. La projection était bondée. Mais je pense que les gens ont été déçus. Ils s'attendaient à une sorte d'appel aux barricades. Ils ont découvert un film ambigu, pessimiste, immobile, une sorte de tra-

gédie grecque sociale. Tout le contraire du mouvement qui emporte un film révolutionnaire. **Cette idée de coïncidence est d'ailleurs très relative. Votre groupe de terroristes, digne des mouvements armés de l'extrême gauche des années 1970, ne correspond en fait à aucune réalité en Israël...**

C'est vrai. Il y a dans ce groupe une haine du pays, une jouissance de l'insulte, une volonté de mise en cause du mythe de l'unité israélienne qui n'existent pas chez les indignés d'aujourd'hui. Eux, au contraire, se réclament du sionisme originel, des vraies valeurs fondatrices de l'Etat. Ils ne remettent fondamentalement rien en cause, si ce n'est l'inégalité sociale. Certains commentateurs ont analysé cette modération politique comme la cause de l'effondrement du mouvement. **Votre film fonctionne donc selon deux registres de croyance différents. Une approche réaliste s'agissant du groupe des policiers, et une approche de politique-fiction s'agissant des révolutionnaires. C'est assez**

troublant pour les spectateurs.

Mais les films sont faits pour troubler, sinon à quoi bon ? Le meilleur signe pour en juger, c'est la diversité des réactions du public. Certains le trouvent drôle, d'autres tragique, les gens s'interrogent sur son genre. Pour répondre à votre question, ce groupe de terroristes, je l'ai imaginé un peu par provocation, comme un signe adressé à une société israélienne qui vit dans le fantasme éternel de son unité, et surtout à une gauche israélienne dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle se caractérise par sa mollesse, son inertie, son impuissance. En même temps, j'espère que les choses ne sont pas perçues de manière aussi manichéenne que cela dans le film. Il y a de multiples échos d'un groupe à l'autre, ces gens-là ont beaucoup en commun, même s'ils sont programmés pour se détruire. **C'est le recours, érotisé, à la violence, qui les rassemble, et aussi leur passion sacrificielle. Ce sont pour vous des caractères constitutifs de la société israélienne ?**

Absolument. La culture de la violence, l'affirmation de la force, précisément parce qu'elles sont reliées à l'idée de la survie, font partie depuis soixante ans de ce pays qui, objectivement, n'a jamais cessé d'être en guerre. Cela fait partie du patrimoine collectif israélien et du rituel auquel chaque citoyen est tenu de sacrifier. Philosophiquement, psychologiquement, esthétiquement, chaque Israélien vit avec la guerre en lui. C'est un système qui est fondé sur l'autarcie morale et dont on s'aperçoit aujourd'hui, assez clairement, qu'il va de plus en plus vers l'apartheid. Je le dis avec d'autant plus de tranquillité que ce film est aussi un règlement de comptes avec moi-même. Moi aussi, à 18 ans, j'étais un cow-boy qui rêvait de faire l'armée et de devenir un héros méritant de la patrie. **Néanmoins, il s'agit d'un film financé entièrement en Israël, avec le soutien de l'Etat.**

Oui, mais les choses n'ont pas été aussi faciles que cela. J'ai rencontré beaucoup de producteurs qui ont refusé de s'engager sur ce

projet, autant pour des questions esthétiques que politiques. La rencontre avec Itai Tamir, qui débute à plus de 50 ans dans la production indépendante, a été providentielle. D'une certaine façon, je pense que ni lui ni moi n'avions quelque chose à perdre. Quant à l'aide de l'Etat, il faut savoir que la commission de censure a d'abord interdit le film aux moins de 18 ans, sans la moindre explication. La campagne de presse qui a été déclenchée a permis, d'une part, de réduire cette restriction aux moins de 14 ans et, d'autre part, d'entendre les arguments de cette décision, qui faisaient état de la crainte que le film n'encourage des jeunes gens à se lancer dans des actions violentes contre la société.

Le film est sorti en Israël à la fin du mois d'octobre 2011. Comment y a-t-il été reçu ?

Très favorablement par la critique, mais de manière très partagée par le public. Ce n'est pas un fait propre à Israël. Il divise partout. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JACQUES MANDELBAUM